

RHÉTORIQUE, DIALECTIQUE ET PROBABILITÉ AU XVI^e SIÈCLE

Marta SPRANZI ZUBER

RÉSUMÉ : Dans cet article sont examinés les différents sens du mot « probable » tel qu'il apparaît dans certains commentaires des *Topiques* d'Aristote, notamment ceux d'Alexandre d'Aphrodise, d'Averroès et surtout celui d'Agostino Nifo, ainsi que dans des traités qui s'en inspirent, notamment le *De dialogo* de Carlo Sigonio et le *De inventione dialectica* de Rudolph Agricola. On retrouve dans ces écrits les trois sens principaux de ce mot depuis Aristote et Cicéron : celui d'opinion communément admise, celui d'opinion qui correspond à « ce qui se passe la plupart du temps » et celui d'opinion apte à produire la persuasion. À partir de cette polysémie du mot « probable », l'article met en évidence les différentes fonctions attribuées aux opinions probables dans ces divers écrits, plus particulièrement au XVI^e siècle. L'association du mot « probable » avec la notion de vérité contingente conduit à mettre en valeur le lien entre hypothèse probable et conjecture.

MOTS-CLÉS : probabilité (histoire), dialogue, aristotélisme, dialectique, rhétorique, Renaissance, Agostino Nifo, Carlo Sigonio, Rudolph Agricola.

ABSTRACT : *In this article we examine the different meanings of the word « probable », as it appears in the commentaries to Aristotle's Topics, most notably those by Alexander of Aphrodisias, Averroës and Agostino Nifo, as well as in some Renaissance treatises inspired by Aristotle's work, namely Carlo Sigonio's De dialogo and Rudolph Agricola's De inventione dialectica. In these different works, we find the three basic meanings of the word « probable » since Aristotle and Cicero : that of commonly accepted opinion, that of opinion corresponding to what holds for the most part and that of opinion apt to produce persuasion. The different functions attributed to probable opinions in those writings, more particularly in the XVIth century will be emphasized. The association between the word « probable » and the notion of contingent truth highlights the link between probable hypothesis and conjecture.*

KEYWORDS : *probability (history), dialogue, aristotelianism, dialectic, rhetoric, Renaissance, Agostino Nifo, Carlo Sigonio, Rudolph Agricola.*

Revue de synthèse : 4^e sér., n^{os} 2-3-4, avr.-déc. 2001, p. 297-317.

ZUSAMMENFASSUNG : In diesem Artikel werden die verschiedenen Bedeutungen des Wortes « wahrscheinlich » untersucht, so wie es in einigen Kommentaren zu Aristoteles' Topik vorkommt. Dazu werden insbesondere die Kommentare von Alexander von Aphrodisias, Averroës und Agostino Nifo herangezogen, ferner einige Traktate, die von diesen Autoren inspiriert worden sind, insbesondere die Texte De dialogo von Carlo Sigonio und De inventione dialectica von Rudolph Agricola. In diesen Schriften findet man die drei wichtigsten Bedeutungen, die dieses Wort seit Aristoteles und Cicero besitzt : 1. eine allgemein für richtig gehaltene Ansicht ; 2. eine Ansicht, die dem entspricht, « was meistens geschieht » ; 3. eine Ansicht, die Überzeugungskraft besitzt. Ausgehend von dieser mehrfachen Bedeutung des Wortes « wahrscheinlich » wird in dem Artikel gezeigt, welche unterschiedlichen Funktionen wahrscheinliche Ansichten in diesen Schriften besitzen, insbesondere im 16. Jahrhundert. Durch die Verknüpfung des Wortes « wahrscheinlich » mit dem Begriff der kontingenten Wahrheit wird die Verbindung zwischen wahrscheinlicher Hypothese und Vermutung verdeutlicht.

STICHWÖRTER : Wahrscheinlichkeit, Dialog, Aristotelismus, Dialektik, Rhetorik, Renaissance, Agostino Nifo, Carlo Sigonio, Rudolph Agricola.

Marta SPRANZI ZUBER, née en Italie en 1960, a passé son doctorat d'histoire et de philosophie des sciences à l'université de Pittsburgh aux États-Unis. Elle est actuellement maître de conférences à l'université de Versailles-St-Quentin-en-Yvelines. Ses recherches portent sur Galilée et la science du XVII^e siècle, et l'éthique biomédicale.

Adresse : Université de Versailles-St-Quentin-en-Yvelines, 45 av. des États-Unis, F-78000 Versailles.

Courrier électronique : spranzi.zuber@wanadoo.fr

LES « PROBABLES »

D'après une interprétation courante, un des traits les plus marquants de la Révolution scientifique est bien la substitution d'une méthode mathématique, ou d'une méthode inspirée par celle-ci, à la logique syllogistique, fondée sur des règles de déduction, démonstratives, certes, mais qui sont perçues comme n'ayant pas de prise sur la réalité, sur les choses. Elles ne consisteraient — selon la critique des humanistes reprise entre autres par Galilée — qu'en une simple manipulation verbale. De la même façon, avant la naissance d'un *calcul* des probabilités, il y eut une *logique* du probable, centrée autour des *Topiques* d'Aristote. Le mot « probable » figure dans la définition même de ce qu'on appelle au XVI^e siècle la dialectique, comme « *ars probabiliter disputare*¹ », par opposition à l'art du syllogisme apodictique décrit par Aristote dans les *Analytiques*. Le renouveau de la dialectique à la Renaissance prend la forme de commentaires étendus des *Topiques* d'Aristote, de traités de dialectique et d'autres traités qui s'inspirent de cet ouvrage — notamment des traités sur l'utilité de la forme littéraire du dialogue. Lisa Jardine met en relation ces développements dans le domaine de la dialectique avec l'avènement d'une nouvelle attitude antidogmatique relevant du scepticisme académique de Cicéron, qui est une référence incontournable à la Renaissance : « *Le De inventione dialectica* contribue à l'émergence d'une logique de la probabilité » et signifie « une transition du dogmatisme philosophique au probabilisme argumentatif »². Selon cette interprétation, la reprise des *Topiques* d'Aristote à la Renaissance annonce la naissance du calcul des probabilités au XVII^e siècle, dans la mesure où celui-ci présuppose « qu'on renonce à la possibilité d'atteindre la vérité et la certitude de la démonstration³ ». Dans la suite de l'analyse sera mise à l'épreuve cette relation possible entre la logique du probable et le terrain sceptique sur lequel aurait été bâti le calcul des probabilités. Enfin, à partir de la polysémie du mot « probable » tel qu'il est utilisé dans les traités ou les commentaires inspirés des *Topiques* d'Aristote, on montrera que l'importance de cette redécouverte intellectuelle réside

1. AGRICOLA, 1539, 3b.

2. JARDINE, 1988, p. 38 et 45.

3. DASTON, 1988, p. xii.

dans la conscience de la nature provisoire et problématique des certitudes humaines qui ne sont acquises qu'avec beaucoup de peine, plutôt que dans la conscience de leur caractère intrinsèquement limité⁴.

ARISTOTE ET CICÉRON : TRADUIRE ET INTERPRÉTER

Au début des *Topiques*, Aristote distingue le syllogisme démonstratif du syllogisme dialectique. Avant de mettre en valeur cette différence, il est utile de remarquer qu'Aristote donne ici une définition générale de tout raisonnement déductif : « [...] un raisonnement déductif est une formule d'argumentation dans laquelle, certaines choses étant posées, une chose distincte de celles qui ont été posées s'ensuit nécessairement, par la vertu même de ce qui a été posé⁵. » D'après cette définition donc, les conclusions d'un raisonnement déductif dialectique découlent avec autant de nécessité de leurs prémisses que les conclusions d'un syllogisme démonstratif⁶. Dans le passage suivant, Aristote indique que la différence majeure entre ces deux types de raisonnement déductif réside dans la nature des prémisses utilisées : « vraies et premières » celles du syllogisme démonstratif, « *endoxa* » celles du syllogisme dialectique. Les « *endoxa* » sont pour Aristote des opinions douées d'une grande crédibilité, dans la mesure où elles sont « partagées par tous les hommes, ou par presque tous, ou par

4. La tradition intellectuelle des *Topiques* d'Aristote serait donc en contraste avec la *pratique* du droit à la même période. Comme le montre DASTON, 1988, p. 14, dans son ouvrage consacré aux origines du calcul des probabilités, « la hiérarchie des preuves dans le droit romain et canon a emmené les mathématiciens à concevoir les degrés de probabilité comme des degrés de certitude tout le long d'une échelle de croyances qui va de l'ignorance totale et de l'incertitude jusqu'à une conviction ferme ou à une certitude "morale" ». Cette divergence a lieu malgré le fait que les deux domaines sont caractérisés par l'influence de la rhétorique classique.

5. ARISTOTE, 1967, 100a25-27.

6. La notion de nécessité est plus problématique dans le cas du syllogisme dialectique que dans celui du syllogisme apodictique, puisque les règles d'inférence « autorisées » sont définies de façon plus vague que dans le cas du syllogisme apodictique. Les « lieux » décrits dans les *Topiques* (liv. II-VII) ne donnent que des instructions générales pour bâtir un raisonnement concluant. En guise d'exemple, voir in ARISTOTE, 1967, II.2, 109a34-38, le premier lieu du livre II (lieu de l'accident) : « Un premier lieu consiste à regarder s'il ne se trouve pas que l'adversaire a donné pour un accident du sujet une détermination qui lui appartient selon quelque autre mode. Cette faute se commet surtout avec les genres, comme lorsqu'on dit du blanc, par exemple, qu'il a pour accident d'être une couleur : en fait [...] la couleur est son genre. » La nécessité de l'inférence dans le raisonnement dialectique s'explique plus par une contrainte épistémique et quasi psychologique que par une contrainte formelle : l'interlocuteur *ne peut* donner son assentiment à la prémisses *b*, si le fait de donner son assentiment à la prémisses qui la précède et *ne pas* donner son assentiment à la prémisses *b* implique une contradiction.

ceux qui représentent l'opinion éclairée, et pour ces derniers par tous, ou par presque tous, ou par les plus connus et les mieux admis comme autorisés⁷ ». Le terme d'« *endoxa* » est traduit par Jacques Brunschwig dans son édition des *Topiques* par « les idées admises ». Ce choix est important puisqu'il met en évidence que ce qui compte dans le syllogisme dialectique est le fait que les prémisses, indépendamment de leur valeur de vérité, expriment des croyances qui ont des garants réels. Comme l'explique Brunschwig, si Aristote « invoque ces garants, ce n'est pas en tant qu'ils fournissent un indice favorable à la vérité des prémisses dialectiques ; celles-ci ne remplissent pas leur fonction en tant qu'elles sont *probablement vraies*, mais en tant qu'elles sont *véritablement approuvées*⁸ ». Ce qui importe donc dans le syllogisme dialectique n'est pas la valeur de vérité des prémisses mais le fait qu'elles expriment des croyances partagées par un groupe représentatif (du point de vue quantitatif ou qualitatif) de gens. Cela à son tour est important puisque, comme le dit Aristote

« lorsque nous aurons dressé l'inventaire des opinions qui sont celles de la moyenne des gens, nous nous adresserons à eux, non point à partir de présuppositions qui leur seraient étrangères, mais à partir de celles qui leur sont propres, quand nous voudrions les persuader de renoncer à des affirmations qui nous paraîtront manifestement inacceptables⁹ ».

À part la fonction de réfutation de la dialectique mise en avant dans ce passage, Aristote souligne le caractère essentiellement *ad hominem* de toute argumentation conduite dans le cadre d'un débat. Ce qui garantit le caractère pertinent et efficace d'une telle argumentation, ce sont les groupes de personnes qui sont les tenants des opinions exprimées par les « *endoxa* » : il ne s'agit jamais d'opinions appartenant à une seule personne ou à une personne quelconque.

La traduction d'« *endoxa* » — les prémisses du raisonnement dialectique — par « les idées admises », respecte le sens aristotélicien du mot mais n'a pas été le choix des premiers interprètes latins du texte d'Aristote, notamment de Cicéron. Celui-ci, qui écrit un bref traité inspiré par l'ouvrage d'Aristote, les *Topica*, ouvre la voie à une longue tradition, reprise notamment par Boèce, qui fait de la dialectique, par opposition à la logique démonstrative des *Analytiques*, une logique du *probable*. Cicéron associe en outre la dialectique avec l'art de l'invention rhétorique, c'est-à-dire la faculté de trouver des arguments pas opposition au jugement, c'est-à-dire la faculté de les disposer de façon à produire la conviction de l'auditeur¹⁰. Il

7. ARISTOTE, 1967, I.1, 100b21-23.

8. ARISTOTE, 1967, p. xxxv.

9. ARISTOTE, 1967, 101a30-34.

10. CICÉRON, 1924, II.6.

dissocie, en revanche, la dialectique du débat de type socratique dont les *Topiques* d'Aristote tentaient d'exhiber les règles et les fondements épistémologiques. Surtout, dans la traduction latine qu'en fait Cicéron, le terme « *endoxa* » perd sa signification d'opinions propres à un groupe de gens doués d'autorité, pour devenir un synonyme de « *probabilis* » ou « *verisimilis* », c'est-à-dire « ce qui se passe la plupart des fois¹¹ ». Cela correspond à un autre concept utilisé par Aristote dans la *Rhétorique*, et exprimé par le terme « *eikota* » : il s'agit des prémisses probables utilisées dans le syllogisme rhétorique qui expriment « ce qui se produit le plus souvent [...] dans le domaine des choses pouvant être autrement¹² ». En outre, vu le lien qu'établit Cicéron entre invention dialectique et rhétorique, le probable se confond aussi avec ce qui est persuasif, c'est-à-dire ce qui remporte la conviction de l'auditeur, le « *pistis* » ou « *pithanon* » de Platon et d'Aristote¹³. Les prémisses probables, nous dit Boèce¹⁴, sont parfois plus convaincantes que les prémisses vraies et premières : un argument démonstratif peut donc, dans ce sens, ne pas être probable, au sens de persuasif. Le caractère « probable » d'une proposition peut donc être un avantage dans les contextes dans lesquels il faut gagner la confiance d'un auditoire.

Ce qui pour Aristote représentait trois concepts distincts — les opinions dialectiques (« *endoxa* »), les probabilités rhétoriques (« *eikota* ») et la preuve qui emporte la persuasion de l'auditeur (« *pistis* »), sans pour autant produire la certitude apodictique — sont devenus pour Cicéron un seul et même concept, grâce à l'utilisation d'un même terme, « probable ». Il est important de remarquer que dans ces trois acceptions différentes, le mot « probable » non seulement a des significations différentes, mais il se réfère aussi à des objets différents. Quand il signifie des « idées admises », il décrit un fait presque statistique inhérent à certaines *croyances* , c'est-à-dire par qui elles sont tenues, indépendamment de leur valeur de vérité (probabilité *de iure*). Il s'agit là d'un concept épistémique. Quand « probable » signifie « ce qui se passe la plupart du temps », le concept a une valence ontologique et il se réfère à la propriété d'un *état de fait*. Le mot peut être attribué également à une proposition qui décrit cet état de fait. Par

11. CICÉRON, 1994, I. XXX.46.

12. ARISTOTE, 1991, I.2, 1357a34-35. P. ex., in ARISTOTE, 1992, II.27.70a, une maxime comme : « Haïr qui vous hait ou aimer qui vous aime. »

13. Dans le *Gorgias* (453a), voir PLATON, 1993, la rhétorique est définie, du moins de façon provisoire, comme l'« ouvrière de la persuasion ». ARISTOTE, 1991, 1356b28-29, affirme quant à lui : « Ce qui est propre à persuader (*pithanon*) est propre à persuader certain auditeur. » Par ailleurs, voir *ibid.*, 1356a1-3 : les preuves rhétoriques (« *pisteis* ») dites « techniques » sont les éléments du discours qui sont susceptibles de remporter l'adhésion de l'auditeur. Elles sont au nombre de trois : le lien inférentiel entre les prémisses et la conclusion (« *logos* »), l'émotion suscitée chez l'auditeur (« *pathos* »), et le caractère de l'orateur dans la mesure où celui-ci peut contribuer à susciter la confiance de l'auditeur (« *ethos* »).

14. STUMP, 1978, 1181.C-1182.A.

exemple, le fait que les femmes après l'accouchement sont pâles (ou du moins étaient considérées ainsi par les Anciens) est un fait « vraisemblable ». On dirait aujourd'hui : un fait statistiquement vrai. La proposition correspondante peut donc être dite « probable » (probabilité *de facto*). Dans le troisième sens de ce qui emporte la conviction de l'auditeur, de ce qui est persuasif, la probabilité est attribuée à des *arguments*, c'est-à-dire à une série de propositions qui, grâce à leur interconnexion, entraînent avec plus ou moins de force une conclusion donnée, en donnant la « preuve ». Il s'agit dans ce dernier cas de figure d'un concept quasi logique qui constitue le noyau rationnel de la rhétorique qu'Aristote définit comme « la faculté de découvrir ce qui dans chaque cas peut être propre à persuader¹⁵ ».

L'association établie par Cicéron entre le raisonnement dialectique et le domaine du vraisemblable et du persuasif (par opposition au domaine du vrai) ouvre un chapitre nouveau dans l'histoire de l'interprétation des *Topiques*. Les conclusions d'un tel raisonnement sont considérées aussi « probables » malgré le fait que le lien entre les prémisses et la conclusion peut être aussi nécessaire que celui qui existe dans le cas d'un raisonnement apodictique. Boèce, dont la traduction des *Topiques* d'Aristote sera utilisée jusqu'au xvi^e siècle¹⁶, écrit un texte consacré à la dialectique, le *De Topicis differentiis*, ainsi qu'un commentaire des *Topica* de Cicéron, le *In Ciceronis Topica*¹⁷. Avec Boèce, la dialectique s'identifie à la logique tout entière, définie comme « *ratio diligens disserendi*¹⁸ ». La logique comprend différents types d'argumentations, soit déductives soit inductives : démonstrative, dialectique, sophistique et rhétorique ; les argumentations dialectiques et rhétoriques sont « probables¹⁹ », à cause de la *matière* des prémisses et non pas à cause de la *forme* déductive du raisonnement.

Conformément à l'interprétation de Boèce, au Moyen Âge, le terme « dialectique » désigne la logique tout entière. L'art du raisonnement probable, qui fait l'objet des *Topiques*, trouve sa place dans une hiérarchie d'arguments qui vont du plus contraignant (syllogisme) au moins contraignant (raisonnement rhétorique), et qui sont utilisés dans des domaines d'application également distincts. Albert le Grand, le seul auteur médiéval dont le commentaire des *Topiques* ait été imprimé à la Renaissance et nous

15. ARISTOTE, 1991, I.1.

16. ARISTOTE, 1969.

17. Les traductions anglaises de ces deux traités sont accompagnées par de riches introductions d'Eleonore Stump, voir STUMP, 1978 et 1988.

18. STUMP, 1988, p. 1046.

19. Boèce utilise le mot « probable » au sens de « convaincant ». Cela est en accord avec la définition psychologique qu'il donne d'une argumentation comme d'un « discours (*ratio*) qui produit la conviction (*fidem facere*) à propos de quelque chose qui est en doute », voir STUMP, 1978, p. 1173.C.

soit parvenu²⁰, témoigne bien de la place de parent pauvre que tenait la dialectique dans l'*Organon* d'Aristote. Il identifie le probable au vraisemblable (« *verisimilis* ») qu'il oppose au vrai : « Comme dans la vision certaines choses sont rendues manifestes par une lumière venant de l'extérieur — il en est ainsi dans le cas des objets colorés — et comme d'autres corps le sont par leur propre lumière — c'est le cas des corps lumineux²¹ » ; de la même façon des principes probables doivent être illuminés par des principes premiers pour être compris par l'intellect. Albert distingue deux types de vraisemblance, « *per se* » et « *secundum modum acceptionis* », c'est-à-dire telle qu'elle est perçue par les hommes. La probabilité « *per se* » indique un lien non-nécessaire entre le sujet et le prédicat, ce qui se traduit par un degré moindre de certitude dont ces propositions sont douées. La probabilité « *secundum modum acceptionis* » indique au contraire des opinions communément admises, au sens des « *endoxa* » aristotéliens. Concernant ce dernier sens, Albert ajoute une autre dimension à la dévalorisation du statut cognitif des conclusions tirées d'arguments dialectiques. En s'appuyant sur la définition aristotélienne des prémisses « *endoxa* », c'est-à-dire des prémisses communément admises, au sens de compréhensibles par tout le monde, Albert en déduit que les raisonnements dialectiques nous donnent une connaissance *superficielle* de leur objet, puisqu'ils n'atteignent que la surface des choses par opposition à leur essence intime : « [...] j'appelle communes ces notions qu'on trouve dans toutes choses ou dans la plupart d'entre elles, qui ne sont pas profondément enracinées en elles comme le sont les notions essentielles, mais qui au contraire n'apparaissent qu'à la surface²². » Cette connaissance superficielle est associée au caractère persuasif des propositions probables qui sont donc susceptibles d'être acceptées par un vaste public. Albert le Grand met en avant le caractère, pourrait-on dire, naturellement rhétorique de la probabilité, également d'origine cicéronienne, tout en lui attribuant une valence négative. L'attribution aux prémisses probables du raisonnement dialectique d'un caractère convaincant revêt au Moyen Âge chrétien²³ un aspect fortement négatif. La force de persuasion d'un raisonnement est, en effet, considérée comme une propriété accidentelle de celui-ci. Et le fait qu'un raisonnement soit persuasif par rapport à un large public peut donc faire douter de son caractère réellement démonstratif.

20. Ce commentaire a été publié à Pavie en 1490 et à Venise en 1494, voir MAHONEY, 1980.

21. ALBERT LE GRAND, 1890, p. 240 b.

22. ALBERT LE GRAND, 1890, p. 234 a.

23. Cela n'est pas vrai dans la tradition arabe, notamment chez Averroès, qui voit une connexion étroite entre les différents livres de l'*Organon* d'Aristote qu'il élargit à la *Rhétorique* et à la *Poétique*. Comme l'écrit BENMAKHOLOUF, 2000, p. 99, Averroès réussit à « concilier les deux sens de la logique, celui de la théorie de la validité et celui de la théorie de la communication ».

Tandis que pour Aristote il était possible de traiter dialectiquement de sujets aussi variés que la physique, la logique, l'astronomie et l'éthique, la logique dialectique devient pour les hommes du Moyen Âge une méthode qui ne peut être utilisée que dans des domaines où règne, *de droit*, la contingence, par opposition à la nécessité des lois immuables. Les affaires des hommes, l'éthique, la politique, la justice, représentent de tels domaines. Cette distinction de domaines ou d'objets s'accompagne d'une différence dans la qualité de l'adhésion subjective à une proposition. Dans ces domaines contingents, l'adhésion de l'esprit à une conclusion donnée ne peut qu'être faible et le degré de certitude moindre. Ce qui complique l'interprétation du texte d'Aristote est le fait que souvent la lecture des *Topiques* est associée à celle d'un passage des *Seconds Analytiques* dans lequel Aristote distingue la science (« *epistêmê* ») de l'opinion (« *doxa* »), et il associe cette dernière à la connaissance de ce qui est vrai de façon contingente par opposition à ce qui est vrai de façon nécessaire :

« [...] si on appréhende les vérités qui ne peuvent pas être autrement, de la façon dont on saisit les définitions par lesquelles ont lieu les démonstrations, on n'aura pas une opinion mais une science ; mais que, si tout en les appréhendant comme vraies ce ne soit pas cependant comme liées substantiellement et essentiellement au sujet, on possédera une opinion et non pas une science véritable²⁴. »

Cette association entre la « *doxa* » et la dialectique des *Topiques* n'est pas appropriée pour deux raisons. Premièrement, dans ce chapitre, Aristote ne mentionne pas le syllogisme dialectique. Par ailleurs, Aristote dans les *Topiques* ne s'engage pas sur le statut des conclusions d'un raisonnement dialectique. Loin de dévaloriser ces conclusions, il va même jusqu'à suggérer que la dialectique peut être utile dans la découverte des premiers principes de chaque science²⁵. Secondement, dans les *Topiques*, le terme fondamental est celui d'« *endoxa* » et non pas celui de « *doxa* ». Ce dernier, surtout quand il est opposé à la science (« *epistêmê* »), renvoie non pas à la nature des prémisses d'un raisonnement, mais à la façon dont nous connaissons certaines propositions. Ces propositions sont celles dans lesquelles le prédicat n'exprime pas une propriété nécessaire du sujet et n'en donne donc pas la définition. La « *doxa* » désigne donc, comme pour Platon, un *état cognitif* situé à mi-chemin entre l'ignorance et la connaissance véritable, caractérisé par l'instabilité²⁶. Il correspond à la saisie d'une réa-

24. ARISTOTE, 1995, I.33.89a 16-21.

25. ARISTOTE, 1967, I.2.101.b2-4.

26. PLATON, 1991, p. 97e-98a, dans le *Ménon*, caractérise également l'opinion, même dans le cas où elle se trouve être vraie, comme intrinsèquement instable : « Car, vois-tu, les opinions vraies, aussi longtemps qu'elles demeurent en place sont une belle chose et tous les ouvrages qu'elles produisent sont bons. Mais ces opinions ne consentent pas à rester long-

lité contingente, qui est susceptible d'être autrement que ce qu'elle est : « L'opinion est l'appréhension d'une prémisses immédiate et non nécessaire²⁷. »

LA RENAISSANCE : PROBABILITÉ, INVENTION ET CONTINGENCE

Un des aspects les plus significatifs du développement de la logique à la Renaissance est la redécouverte aussi bien matérielle qu'intellectuelle des *Topiques* d'Aristote. La traduction de Boèce est enfin remplacée par plusieurs nouvelles traductions humanistes²⁸; ces traductions sont souvent accompagnées de commentaires étendus²⁹, dont le premier est celui de l'aristotélicien padouan Agostino Nifo, rédigé vraisemblablement vers 1530 et publié à titre posthume en 1540. Ce commentaire bénéficie de la redécouverte de celui d'Alexandre d'Aphrodise qui sera publié en grec et traduit en latin pour la première fois dans la première moitié du xvi^e siècle³⁰. Nifo utilise aussi le commentaire d'Averroès également traduit pour la première fois en latin de l'hébreu à la même période et publié notamment dans la célèbre édition de la Junta en 1550-1551³¹. L'histoire des *Topiques* à la Renaissance ne connaît pas de frontières nationales, philosophiques ou religieuses. Après avoir été redécouverts par l'aristotélisme padouan, les *Topiques* sont commentés durant la seconde moitié du xvi^e siècle par les humanistes Joachim Périon et Jacques Charpentier en France, par les logiciens de la faculté de Louvain, par le polémiste protestant Johannes von Eck et par le juriste Julius Pacius. Les *Topiques* constituent également le nœud théorique du texte de dialectique de Rudolph Agricola, le *De inventione dialectica*, qui servira de modèle aux nombreuses tentatives de réforme de la dialectique tout au long du xvi^e siècle. Les *Topiques* sont aussi au centre de la réflexion sur la nature et la portée épistémologique du dialogue en tant que forme littéraire. Le traité le plus complet et le plus complexe du point de vue théorique est celui de Carlo Sigonio, le *De dialogo*, publié en

temps en place, plutôt cherchent-elles à s'enfuir de l'âme humaine; elles ne valent donc pas grand-chose, tant qu'on ne les a pas reliées par un raisonnement qui en donne l'explication. »

27. PLATON, 1991, p. 89a2-3.

28. CRANZ, 1971, a répertorié les éditions des textes d'Aristote au xvi^e siècle, dans ces différentes traductions. Pour le xv^e siècle et les premières traductions humanistes, voir GARIN, 1950.

29. Les commentaires latins aux différents ouvrages d'Aristote sont répertoriés par LOHR, 1988.

30. Sur les traductions des commentaires d'Alexandre d'Aphrodise aux ouvrages d'Aristote, voir CRANZ, 1980, p. 100-107.

31. Voir, sur ce point, CRANZ, 1976.

Italie en 1562³². Tout en partageant l'éclectisme typique de cette époque, tous ces textes renouent avec le sens véritable de la dialectique aristotélicienne, en la délivrant des interprétations scolastiques³³. La redécouverte du texte aristotélicien durant la Renaissance s'accompagne en outre d'une revalorisation et surtout d'une redéfinition de la notion de probabilité. En jouant sur la richesse sémantique que j'ai tenté de mettre en valeur, ces auteurs de la Renaissance développent cette notion à la double origine, aristotélicienne et cicéronienne, et en font le centre d'une réflexion nouvelle sur la connaissance, son acquisition et son statut.

La première donnée importante de ces nouveaux développements est le fait que le raisonnement dialectique est replacé dans le contexte d'un débat entre deux interlocuteurs, un questionneur et un répondant. Il ne s'agit donc plus comme au Moyen Âge de distinguer dialectique et démonstration par rapport à leurs différents *domaines d'application* — les sciences humaines où règne la contingence d'une part, et les sciences de la nature soumises à des principes nécessaires de l'autre. Désormais, leur différence dérive plutôt des *contextes argumentatifs* dans lesquels sont utilisés les deux types de raisonnement. Dans le cadre d'un débat dialectique, les prémisses « probables » du raisonnement ont un rôle très précis, qui consiste à contraindre l'adversaire à donner son assentiment aux prémisses qui lui sont proposées par le questionneur, et qui entraîneront la conclusion voulue par celui-ci. Nifo reprend donc le sens premier des « *endoxa* » aristotéliciens, celui d'« opinions communément admises », tout en gardant la traduction traditionnelle de ce terme par « probable ». Il établit toutefois explicitement la relation entre le caractère probable des prémisses et le contexte de la joute dialectique quand il écrit : « Dans la mesure où la dialectique argumente à partir de prémisses concédées par le biais d'une interrogation, elle le fait à partir de prémisses probables. Puisque des prémisses probables et persuasives sont en général acceptées et concédées par les répondants³⁴. » Il est donc naturel que les prémisses soient caractérisées comme probables indépendamment de leur valeur de vérité : selon Nifo, elles peuvent être indifféremment vraies, fausses ou vraisemblables. Sigonio, dans son traité *De dialogo*, exprime la même idée lorsqu'il affirme qu'un raisonnement nécessaire et apodictique produit une « conversion tacite de l'esprit », tandis qu'un raisonnement probable et dialectique conduit à une « confession

32. Sur le traité de Sigonio et d'autres théories du dialogue de la même époque, voir SNYDER, 1989.

33. Celles-ci sont encore présentes à cette époque par le biais du manuel de Pierre d'Espagne, encore très utilisé, et dans des commentaires néoscolastiques tel celui célèbre de Coimbra, dans lequel les commentaires des *Topiques* et des *Réfutations sophistiques* ne sont tout simplement pas inclus de façon à ce que « le lecteur ne soit pas obligé de pénétrer dans ce labyrinthe », voir Collegius Conimbricensis Societatis Jesu, 1611, *Ad lectorem*.

34. NIFO, 1557, p. 5b.

ouverte »³⁵, c'est-à-dire à une acceptation formelle qui ne s'accompagne pas nécessairement d'une conviction intime. À partir de cette caractérisation du rôle des prémisses probables dans le raisonnement dialectique, Nifo va jusqu'à soutenir que le raisonnement dialectique peut *prouver* les mêmes thèses qu'un raisonnement démonstratif. À la différence de celui-ci, qui expose à un élève docile une démonstration dont la conclusion n'est pas controversée, le raisonnement dialectique sert à prouver une thèse à quelqu'un qui la nie, en l'obligeant à accepter la conclusion qui découle des prémisses qui lui sont proposées par son adversaire. Ce sens traditionnel du mot probable, qui se réfère à des opinions qui jouissent d'une grande crédibilité, n'a donc pas au xvi^e siècle le sens négatif que lui attribue par exemple Ian Hacking³⁶. Au contraire, loin de représenter l'adhésion au principe d'autorité, les opinions douées d'une grande réputation sont un moyen important de progrès du savoir.

Alors qu'Albert le Grand avait associé le probable au persuasif, les auteurs du xvi^e siècle, eux, les distinguent. Dans son traité sur le dialogue, Sigonio soutient qu'un dialogue écrit est une représentation poétique, ou l'« image d'un débat dialectique »³⁷. Celui qui écrit des dialogues se situe donc à mi-chemin entre un poète et un dialecticien au sens des *Topiques* d'Aristote. Le cœur du dialogue consiste selon Sigonio dans la représentation de la procédure capable de réaliser le but premier d'un dialecticien, c'est-à-dire la confirmation ou la réfutation rationnelle de la thèse soutenue dans le dialogue. En expliquant en quoi consiste le débat rationnel sous-jacent au dialogue, Sigonio introduit la distinction fondamentale entre science, opinion et persuasion. L'*opinion*, qui est l'objet d'une discussion dialogique, ne s'identifie ni à la science ni à la persuasion. D'abord, l'opinion se différencie de la persuasion (« *fides* ») au même titre que la science : les croyances qui relèvent de la science aussi bien que celles qui relèvent de l'opinion comportent un assentiment qui dérive, écrit Sigonio, « d'un mouvement propre de l'esprit », alors que les croyances qui relèvent de la persuasion résultent d'un mouvement « extérieur » à l'esprit (« *alienus motus* »), quand l'esprit est poussé par le désir (« *ab appetitione impellitur* »)³⁸. Ensuite, la science ainsi que l'opinion concernent des questions universelles et non particulières. Sigonio réintroduit donc la distinction aristotélicienne entre dialectique et rhétorique qui s'était perdue avec Cicéron, et donne ainsi un statut cognitif important à la dialectique³⁹.

35. SIGONIO, 1993, p. 5v.

36. HACKING, 1975, p. 23.

37. SIGONIO, 1993, p. 14v.

38. SIGONIO, 1993, p. 39r.

39. Dans son commentaire, ALEXANDRE D'APHRODISE, 1573, p. 5a, lie la pratique de la dialectique à celle de la philosophie, dans la mesure où elle « conduit à l'invention de la vérité (*ad inventionem veritatis*) ». Ce passage est repris, presque à la lettre, par NIFO, 1557, p. 2.1.

À son tour, la différence entre la connaissance scientifique et celle qui résulte de l'opinion réside principalement dans la nature des prémisses, vraies et premières celles de la démonstration scientifique, probables celles du raisonnement dialectique. Sigonio explique ce qu'il entend par prémisses probables et donne une définition qui renoue, en apparence du moins, avec la tradition aristotélicienne : ce sont « ces opinions qui sont approuvées (*probantur*) par tout le monde, par la plupart des gens, ou par les experts ». Les prémisses « persuasives » de la rhétorique, quant à elles, ne font que représenter des opinions qui peuvent être approuvées par une « foule ignorante et inculte »⁴⁰. Les prémisses probables du raisonnement dialectique ne sont donc pas persuasives en général, mais seulement convaincantes pour un interlocuteur particulier susceptible de donner un assentiment qualifié et critique aux propositions qui lui sont soumises.

Mais l'aspect le plus intéressant de la distinction que Sigonio établit entre science et opinion concerne leurs objets respectifs et le type d'assentiment qu'elles comportent. La vérité, que Sigonio, comme d'autres humanistes, assimile à la réalité, est l'objet de la science comme de l'opinion. Toutefois, tandis que la science a pour objet ce qui est vrai de façon *nécessaire*, l'opinion a comme objet ce qui est vrai de façon *contingente*. Que signifie cette différence ? Sigonio l'explique non pas en termes de degrés de vérité dont seraient susceptibles certaines propositions, ni même de caractère plus ou moins persuasif, mais relativement à la *qualité de l'assentiment* que différentes propositions peuvent engendrer en nous. Il écrit que nous avons de la science quand nous donnons notre assentiment à une proposition « sans avoir de doutes concernant la proposition opposée⁴¹ », et de l'opinion quand nous tenons une proposition pour vraie tout en n'étant pas certains de cette vérité. Comme le disent bien les commentateurs des *Topiques* de la faculté des arts de Louvain, en reprenant une expression plus ancienne, le faible assentiment que l'esprit donne aux propositions probables dont traite la dialectique équivaut à acquiescer « avec la crainte que le contraire soit vrai⁴² ».

Cette position s'accorde bien avec le contexte général dans lequel la question de la probabilité est abordée dans la logique de la Renaissance, c'est-à-dire celui d'un débat autour d'une question controversée qui ne fait pas encore l'objet d'un consensus. Torquato Tasso, dans son traité inspiré par Sigonio, indique que le dialogue surgit « autour [des questions] dont on doute⁴³ ». Sigonio avait écrit avant lui qu'un dialecticien, par opposition à un philosophe, est quelqu'un qui « doute de tout et presque secoue

40. SIGONIO, 1993, p. 5v.

41. SIGONIO, 1993, p. 39r.

42. Faculté des arts de Louvain, 1554, p. 179.

43. TASSE, 1992, p. 73.

(ébranle) la science elle-même⁴⁴ ». On pourrait ajouter : la science comme savoir établi une fois pour toutes. Le caractère contingent de la vérité d'une proposition n'affecte donc pas la valeur de vérité de la proposition elle-même, mais concerne notre relation à cette valeur de vérité. L'assentiment accompagné du doute, qui définit l'opinion, dépend donc de la conscience que notre connaissance n'est que conjecturale et révisable, même si le but ultime de toute connaissance reste la correspondance entre nos croyances et la vérité⁴⁵. Un des sens du mot probable rejoint précisément celui de conjectural. Thomas Deman⁴⁶ fait observer que certains philosophes du Moyen Âge, notamment saint Bonaventure, utilisaient le terme en apparence contradictoire de « certitude probable » pour indiquer une « certitude à laquelle on reconnaît la possibilité d'une défaillance ». Cette possibilité de défaillance, toutefois, renvoie selon saint Thomas à la faiblesse intrinsèque d'une opinion, qui ne sera jamais science, et non pas à la possibilité ou non de sa démonstration future. Selon une interprétation subjectiviste de la théorie moderne de la probabilité, une croyance peut avoir différents degrés de probabilité qui vont jusqu'à la certitude selon le poids de la preuve qui joue en sa faveur. À la Renaissance, au contraire, une opinion probable est une opinion dont on suspend le jugement concernant la valeur de vérité, et que l'on accepte « comme vraie » malgré le caractère encore partiellement insatisfaisant de la preuve⁴⁷. Le fait de s'appuyer sur des opinions qu'on définit comme probables n'exclut pas un réalisme ontologique fort (la vérité existe et elle est connaissable). Le fait que nos croyances soient seulement « probables » ne trahit pas un scepticisme même modéré concernant la possibilité d'atteindre le savoir, mais plutôt la nécessité de continuer la recherche⁴⁸. Les dialecticiens de la Renaissance sont plus concernés par la variabilité et l'évolution de nos croyances que par leur caractère épistémique intrinsèque.

Cette association entre probabilité et contingence renvoie à un autre terme clé dans la dialectique de la Renaissance, l'« invention », et permet d'explorer un autre aspect et un autre usage de ce concept. La recherche de

44. SIGONIO, 1993, p. 38v.

45. Nous pouvons généraliser ici ce que GIARD, 1982, p. 15, écrit à propos de Lorenzo Valla : « Son scepticisme indique une façon de procéder à la recherche de la vérité, et n'indique pas un jugement final sur l'inexistence de la vérité, ou sur l'impossibilité de l'atteindre. »

46. DEMAN, 1933, p. 273.

47. Il est intéressant de remarquer que dans son commentaire moyen du *De interpretatione*, Averroès distingue le vrai en soi et ce que nous tenons pour vrai. Le degré de certitude d'une proposition donnée ne correspond pas à une « fluctuation de la vérité », mais à une « fluctuation du tenir pour vrai ou du dire vrai », voir BENMAKHLouF, 2000, p. 114.

48. De la même façon, on pourrait dire : une certitude subjective, même très forte, ne signifie pas nécessairement que nos croyances soient vraies, au sens où elles correspondent à la réalité des choses.

la vérité s'appuie sur un examen approfondi de chacune des deux propositions contradictoires. Par exemple, au xvii^e siècle, les deux propositions « la Terre tourne » et « la Terre ne tourne pas » peuvent être considérées toutes les deux comme des propositions « probables », au sens aristotélicien d'« *endoxa* », dans la mesure où elles correspondent à des opinions admises par un certain nombre de savants qui sont en quelque sorte leurs garants réels. Comme le dit Aristote lui-même dans les *Topiques*, en soulevant des doutes des deux côtés contradictoires d'une même question, c'est-à-dire en raisonnant *in utramque partem*, nous pouvons mieux apercevoir de quel côté se trouve la vérité⁴⁹. Le probable devient un point de départ pour un processus heuristique. Nifo, aristotélicien, a été néanmoins sensibilisé par les humanistes cicéroniens à l'importance de l'*invention* par opposition au *jugement* en tant qu'il s'agit de deux fonctions distinctes du raisonnement. Tandis que la première fonction est associée à l'art de la dialectique qui permet de discuter de façon critique deux opinions opposées sur le même sujet en vue d'en discerner la vraie, la seconde fonction est généralement attribuée à la logique syllogistique des *Analytiques*. Celle-ci nous permet d'évaluer les raisonnements quant à leur force contraignante. Mais comment la dialectique assure-t-elle cette fonction essentielle qui consiste à trouver la vérité avant de la démontrer ?

La fonction heuristique de la dialectique consiste d'abord à nous permettre de réfuter des propositions fausses. Elle est bien décrite par Averroès qui en donne une image reprise par ailleurs par Nifo : « Comme le dépurateur sépare l'or et l'argent des substances qui leur sont mélangées, l'orfèvre est la personne qui utilise la substance pure qui a été séparée, l'étend et en fait ce qu'il veut⁵⁰. » Dans son long commentaire du passage d'Aristote, Nifo donne une version plus positive de la valeur heuristique de la dialectique. En reprenant l'explication donnée par Alexandre d'Aphrodise, il écrit que :

« Par la dialectique, dans la mesure où nous raisonnons des deux côtés d'une question, nous pouvons trouver de quel côté se trouve la vérité. Par les analytiques nous pouvons juger ce côté de la contradiction qui est vrai. [...] Tout comme un juge après avoir compris les deux côtés reconnaîtra facilement la justice, de même dans les questions philosophiques, la plupart du temps il n'est pas aisé de juger la vérité à moins que nous n'ayons d'abord examiné les deux côtés de la question⁵¹. »

On pourrait en conclure que, dans cette acception, la dialectique fonctionne comme une balance qui permettrait d'évaluer le poids respectif des

49. ARISTOTE, 1967, I.2, 101a35-38.

50. NIFO, 1557, p. 5v.

51. ALEXANDRE D'APHRODISE, 1573, p. 7.1.

arguments en faveur de deux opinions opposées et d'adopter « comme si elle était vraie » la plus probable. Toutefois, étant donné le réalisme ontologique propre à la Renaissance, la vérité ne se réduit pas à la position la mieux soutenue, ou la plus « probable⁵² ». Au contraire, la vérité doit être reconnue comme telle, c'est-à-dire jugée comme conforme à la réalité⁵³. L'exercice de la dialectique bâtit « une affection ferme de l'esprit⁵⁴ » qui, à son tour, permet de reconnaître et de juger le vrai comme tel. La probabilité d'une proposition n'est donc que la mesure de la confiance initiale que nous pouvons faire à une proposition et qui va nous permettre de poursuivre nos tentatives de la prouver comme vraie, tout en sachant qu'elle pourrait aussi se voir réfutée. Dans cette acception, c'est le sens étymologique du mot « probable », de « ce qui peut être prouvé », qui est privilégié. Il s'applique ici à des propositions qu'on appellerait aujourd'hui des hypothèses.

Invention ne signifie pas seulement le fait de trouver la proposition vraie en examinant de façon critique deux opinions probables opposées, mais peut signifier aussi le fait de trouver les arguments susceptibles de prouver une thèse comme vraie. Un autre auteur de la Renaissance, Rudolph Agricola, a aussi utilisé dans son ouvrage fondamental, le *De inventione dialectica*, le terme de probable dans un sens qui renvoie à la notion de preuve⁵⁵. Agricola définit la dialectique comme étant « l'art de raisonner de façon probable (*probabiliter disserendi*) de toute question qui nous est posée, dans la mesure où cette question est capable de produire la conviction⁵⁶ ». La probabilité n'est pas ici l'attribut d'une hypothèse, d'une croyance ou d'une proposition, mais l'attribut d'une série d'arguments. Elle ne désigne pas le degré avec lequel ces arguments soutiennent une thèse donnée, comme le voudrait une conception logique de la probabilité, mais la capacité de ces mêmes arguments à convaincre un public particulier. On retrouve ici le souci rhétorique du destinataire d'une argumentation⁵⁷. Selon Agricola, raisonner de façon probable signifie raisonner de la façon la plus appropriée possible (« *quam aptissime* ») pour produire la conviction, et le plus en accord possible avec la nature des choses (« *consentaneus* ») :

52. Galilée partagera ce réalisme fort de la vérité qui caractérise en général la pensée de l'humanisme de la Renaissance : soit la Terre tourne, écrira-t-il, soit elle ne tourne pas. Il n'y a pas de degré dans la vérité, et la vérité se confond avec la réalité : « Les vérités sont des choses » ajoutera-t-il dans le *Dialogue*, voir GALILEI, 1890-1909, vol. VII, p. 218.

53. LEIBNIZ, 1961, p. 339 et 221, au contraire, utilise l'image de la « balance de la vérité », comme la « balance des raisons vraisemblables », et renvoie à la méthode des juristes.

54. ALEXANDRE D'APHRODISE, 1573, p. 14b.

55. Sur cet ouvrage d'Agricola, voir l'importante étude de MACK, 1993.

56. AGRICOLA, 1539, II.2, p. 193.

57. Agricola ne dit toutefois pas si cette conviction est elle-même susceptible de degrés différents d'intensité.

« Une chose est que les choses sont en accord, une autre qu'elles remportent la conviction (*fidem astruere*). Par conséquent pour que quelque chose puisse en confirmer une autre, il est nécessaire que ce qui prouve soit lié par une certaine raison à ce qu'il est censé prouver, ou qu'il ait une certaine affinité avec lui⁵⁸. »

Cette dernière qualification permet de ne pas relativiser complètement la preuve par rapport à la capacité qu'aurait un auditoire donné à la comprendre et à l'accepter. Une bonne argumentation réussit à prouver une thèse donnée si elle est capable de rendre évidentes ces relations entre les événements qui correspondent le plus possible à la réalité.

CONNAISSANCES PROBABLES ET VÉRITÉS PROVISOIRES

À la fin de ce parcours, on peut s'interroger sur les leçons à tirer de cet ensemble hétérogène de traités et de commentaires qui ne partagent que le fait de se référer tous à un texte fondamental, les *Topiques* d'Aristote. D'abord, l'importance de ce texte dans l'avènement de la modernité ne réside pas dans la simple réhabilitation d'une logique du probable qui était devenue au Moyen Âge un parent pauvre de la logique syllogistique des *Analytiques*. Cette logique, fondée sur des prémisses probables qui expriment ce qui se passe la plupart du temps, ne peut que produire des conclusions également « probables » ou vraisemblables, au sens cicéronien du terme, de ce qui n'est pas, et ne sera jamais, certain. Ce scepticisme modéré n'apparaît pas dans les traités que nous avons brièvement examinés, et ne correspond pas à ce clivage entre la vérité et le vraisemblable qui est encore un des piliers de ce courant de la pensée de la Renaissance, et qui peut être considéré comme un des obstacles majeurs à l'émergence de la notion moderne de probabilité⁵⁹. Ce sont d'autres aspects, plus aristotéliens que cicéroniens, mis en évidence par les significations variables du mot « probable » qui constituent des développements nouveaux et qui préfigurent en quelque sorte la pensée moderne. Un de ces aspects est l'importance des vérités contingentes à propos desquelles on peut émettre des hypothèses probables, au sens de conjecturales, et sur lesquelles notre savoir peut, et doit évoluer. Par le biais de la dialectique en tant que logique du probable, une forte dimension temporelle commence à caracté-

58. AGRICOLA, 1539, I.2, p. 7.

59. HACKING, 1975, p. 7, parle d'une « vision du monde nécessitariste et déterministe ».

riser notre connaissance du monde aussi bien humain que naturel. Un deuxième aspect est l'importance du débat pour l'établissement de thèses encore controversées : c'est ainsi que les prémisses probables, au sens de « communément admises », ne conduisent pas à une connaissance superficielle des choses, mais peuvent aider, d'une part, à découvrir laquelle de deux propositions contradictoires est vraie et, de l'autre, à prouver une thèse à quelqu'un qui la nie. Un signe évident qu'une telle preuve a été trouvée est la conviction qu'elle a suscitée sur un auditoire suffisamment qualifié. Cette preuve ne se réfère donc pas simplement au caractère vaguement persuasif des arguments. Enfin, cette réhabilitation de la probabilité par le biais de la dialectique ne signifie pas que la notion de vérité soit relativisée et affaiblie. Une thèse probable n'est pas une thèse dont la vérité n'est que partielle, mais une thèse dont la vérité *pourra être prouvée*. La probabilité exprime donc, paradoxalement, la foi que la vérité existe, et indique en même temps une direction de recherche pour découvrir cette vérité d'une part, et pour en découvrir la preuve, d'autre part. Ainsi, en médecine, un diagnostic *probable* est-il avant tout un diagnostic qui mérite des analyses supplémentaires qui permettront (avec un peu de chance) de l'établir avec certitude⁶⁰.

Mon analyse confirme aussi indirectement ce qu'Ernest Coumet⁶¹ a mis en évidence concernant le lien entre la naissance de la théorie de la probabilité et le contexte juridique. Ici, il s'agit moins de la problématique du contrat que de celle du débat contradictoire dont la logique est une logique dialectique⁶². Jamais un juge ne peut abandonner la foi que la vérité puisse être établie au moins au-delà de tout doute raisonnable. Dans une recherche parfois longue et complexe, conduite en opposant une opinion probable à une autre, une position s'affirme comme la vraie et une preuve se construit. Dans ce sens, Galilée par l'intermédiaire de son personnage Sagredo peut affirmer dans le *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde* que l'opinion copernicienne lui paraît comme plus probable que l'opinion de Ptolémée. Galilée est sincère en affirmant cela, bien que lui-même ait écrit, en ce qui concerne les hypothèses fondamentales de la nature, qu'une probabilité inférieure à un est égale à zéro et qu'il n'y a pas de moyen terme entre le vrai et le faux⁶³. La probabilité de l'opinion copernicienne ne

60. Dans le même esprit, KEPLER, 1609, p. 2, écrit dans l'introduction à son *Astronomia nova* : « J'agirai encore de même lorsque j'aurai mêlé selon la coutume des physiciens des choses probables (*probabilia*) aux choses nécessaires (*necessariis*), et que celles-ci ainsi mêlées je dresserai une conclusion probable. En effet, parce que j'ai mêlé dans cet ouvrage la Physique céleste à l'Astronomie, personne ne doit s'étonner que quelques conjectures soient ajoutées. C'est en effet la nature de la Physique, de la Médecine, de toutes les sciences qui outre les indications très sûres des yeux, ont encore recours à différents axiomes. »

61. COUMET, 1970.

62. PERELMAN, 1999.

63. GALILÉE, 1890-1909, vol. IV, p. 24.

représente que la foi de Galilée dans le fait qu'une véritable preuve empirique, l'observation de la parallaxe stellaire, viendra prouver la théorie copernicienne de façon conclusive. Cette hypothèse est probable au sens où elle mérite la confiance de la communauté scientifique et l'engage à entreprendre une recherche qui ressemble bien à un voyage. Là où le calcul des probabilités, né au xvii^e siècle, vise à rétablir la certitude du hasard, la logique du probable, qui l'a précédé d'un siècle, ne fait qu'explorer les aléas auxquels sont soumises nos certitudes. Tout en étant bien réelles, elles ne sont que le point d'arrivée provisoire d'une recherche longue, complexe et surtout collective.

Marta SPRANZI ZUBER
(novembre 2000).

LISTE DES RÉFÉRENCES

- AGRICOLA (Rudolph), 1539, *De inventione dialectica*, Cologne (avec le commentaire d'Alardus), réimpr. Francfort, Minerva, 1967.
- ALBERT LE GRAND, 1890, *Topica* et *De Elenchis Sophistici*, in *Logica*, 1^{re} éd. impr. Pavie, 1490, ici in Auguste BORGNET, éd., *Alberti Magni Opera omnia*, Paris, vol. II.
- ALEXANDRE D'APHRODISÈ, 1573, *In VIII Topicorum Aristotelis libros explanatio*, texte d'Aristote et comment. d'Alexandre trad. par Johannes Baptista ROSARIUS, Venise.
- ARISTOTE, 1967, *Topiques*, texte établi et trad. par Jacques BRUNSCHWIG, Paris, Les Belles Lettres.
- ARISTOTE, 1969, *Topica*, trad. de BOËCE, in *Corpus philosophorum Medii Evi Aristoteles latinus*, éd. par LORENZO MINIO PALUELLO, Bruges, Paris, Brill, t. V, vol. 1-3.
- ARISTOTE, 1991, *Rhétorique*, vol. I, liv. I, texte établi et trad. par Médéric DUFOUR, Paris, Les Belles Lettres.
- ARISTOTE, 1992, *Les Premiers Analytiques*, trad. nouv. et notes par Jules TRICOT, Paris, Vrin.
- ARISTOTE, 1995, *Les Seconds Analytiques*, trad. nouv. et notes par J. TRICOT, Paris, Vrin.
- BENMAKHOLOUF (Ali), 2000, *Averroès*, Paris, Les Belles Lettres.
- CICÉRON, 1924, *Topiques*, texte établi et trad. par Henri BORNECQUE, Paris, Les Belles Lettres.
- CICÉRON, 1994, *De l'invention*, texte établi et trad. par Guy ACHARD, Paris, Les Belles Lettres.
- Collegium Conimbricenses Societatis Jesu, 1611, *Commentarii in universam dialecticam*, Coloniae.
- COUMET (Ernest), 1970, « La théorie du hasard est-elle née par hasard ? », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, 3, mai-juin, p. 574-598.
- CRANZ (F. Edward), 1971, *A bibliography of Aristotle's editions, 1501-1600*, Baden-Baden, V. Koerner.
- CRANZ (F. E.), 1976, « Editions of the Latin Aristotle accompanied by the commentaries of Averroes », in Edward P. MAHONEY, éd., *Philosophy and humanism*, Leyde, Brill, p. 116-128.
- CRANZ (F. E.), 1980, « Alexander Aphrodisiensis », in Paul Oskar KRISTELLER et al., éd., *Catalogus translationum et commentariorum*, Washington, D.C., Catholic University of America Press, vol. I, p. 77-135 ; vol. II, p. 411-422.
- DASTON (Lorraine), 1988, *Classical probability in the enlightenment*, Princeton, Princeton University Press.
- DEMAN (Thomas), 1933, « Probabilis », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, t. XXII, p. 260-290.
- Faculté des arts de Louvain, 1554, *Porphyrii isagoge id est introductio in dialecticam item Aristotelis Stagyrtae principii philosophorum opera omnia, quae pertinent ad inventionem et iudicationem dialecticae*, Louvain.
- GALILEI (Galileo), 1890-1909, *Le Opere*, publ. par Antonio FAVARO et al., Edizione nazionale, Florence, Giunti Barbera.

- GARIN (Eugenio), 1950, « Le traduzioni umanistiche di Aristotele », *Atti e Memorie dell'Accademia Fiorentina di Scienze Morali. « La Colombaria »*, vol. VIII, p. 55-104.
- GIARD (Luce), 1982, « Lorenzo Valla. La langue comme lieu du vrai », *Histoire, épistémologie, langage*, vol. IV, 2, p. 5-19.
- HACKING (Ian), 1975, *The Emergence of probability*, Cambridge, Cambridge University Press.
- JARDINE (Lisa), 1988, « Humanistic logic », in Charles SCHMITT, éd., *The Cambridge history of Renaissance philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 173-198.
- KEPLER (Jean), 1609, *Astronomia nova*, Prague, impression anastatique Bruxelles, Culture et civilisation, 1968.
- LEIBNIZ (Gottfried Wilhelm), 1961, *Opuscles et fragments inédits*, éd. Louis COUTURAT, Hildesheim, Georg Olms.
- LOHR (Charles), 1988, *Latin Aristotle commentaries*, Florence, Olschki, vol. II.
- MACK (Peter), 1993, *Renaissance argument. Valla and Agricola in the traditions of rhetoric and dialectic*, Leyde, Brill.
- MAHONEY (Edward P.), 1980, « Albert the Great and the *Studio Patavino* in the late fifteenth and early sixteenth centuries », in James A. WEISHEIPL, éd., *Albertus Magnus and the sciences*, Toronto, Pontifical Institute of Medieval Studies, p. 537-563.
- MICHAUD-QUANTIN (Pierre), 1969, « L'emploi des termes *logica et dialectica* au Moyen Âge », in *Arts libéraux et philosophie au Moyen Âge*, Paris, Vrin, p. 855-862.
- NIFO (Agostino), 1557, *Aristotelis Topicorum libri octo cum Augustini Niphi commentariis*, 1^{re} éd. *Aristotelis Topica inventio*, Paris, 1540, ici Venise.
- PERELMAN (Charles), 1999, *Logique juridique*, Paris, Dalloz.
- PLATON, 1991, *Ménon*, trad., introd. et notes de Monique CANTO-SPERBER, Paris, GF-Flammarion.
- PLATON, 1993, *Gorgias*, trad., introd. et notes de M. CANTO-SPERBER, Paris, GF-Flammarion.
- SIGONIO (Carlo), 1993, *Del dialogo*, 1^{re} éd. *De dialogo liber*, 1562, ici éd. lat. et trad. ital. de Franco PIGNATTI, Rome, Bulzoni.
- SNYDER (Jon), 1989, *Writing the scene of speakerine. Theories of dialogue in the late Italian Renaissance*, Stanford, Stanford University Press.
- STUMP (Eleonore), 1978, *Boethius' « De Topicis differentiis »*, Ithaca, Cornell University Press.
- STUMP (E.), 1988, *Boethius' « In Ciceronis Topica »*, Ithaca, Cornell University Press.
- TASSE (Torquato), 1992, *Discours sur le dialogue*, 1^{re} éd. *Dell'arte del dialogo discorso*, Venise, 1586, ici Paris, Les Belles Lettres.